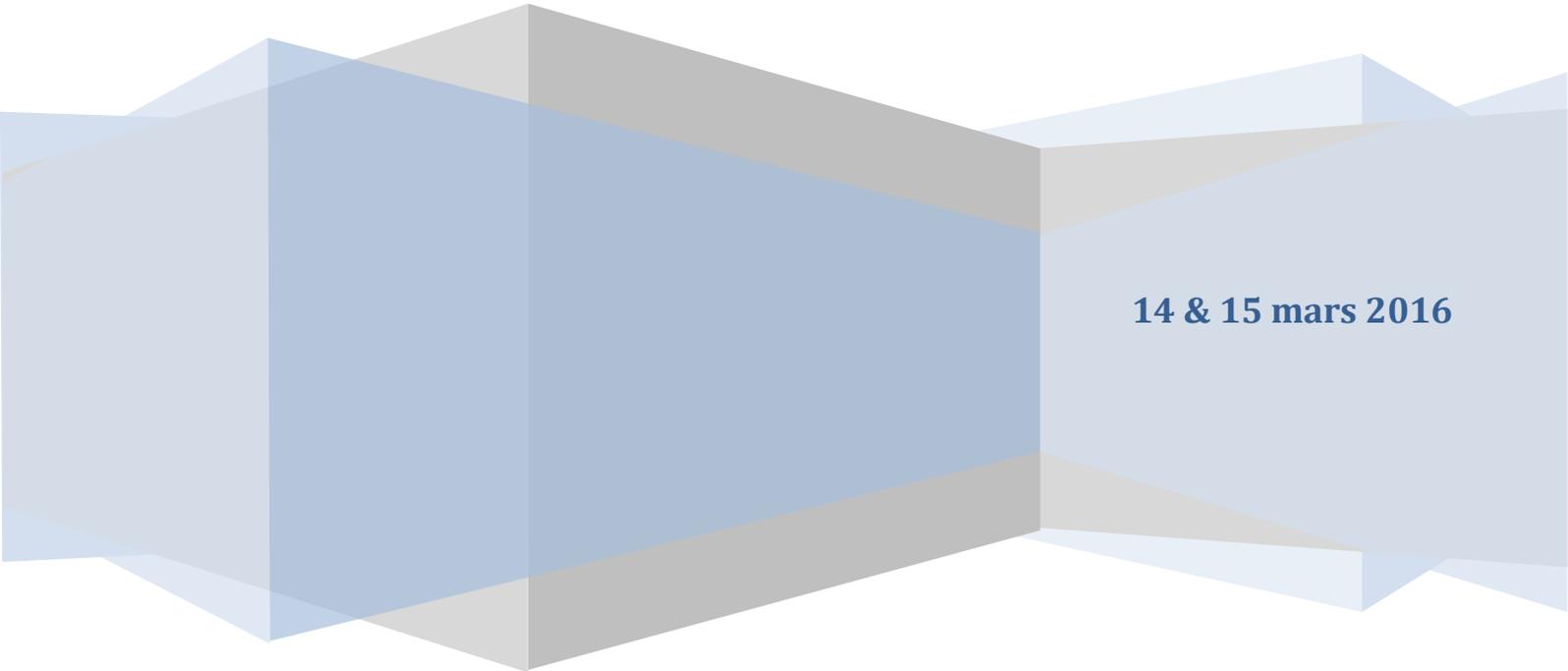


Université Lumière Lyon 2

Journées d'étude : Les intellectuel-le-s arabofrancophones.

Traduction littéraire d'un extrait d'une œuvre de
Latifa Baqa

Mélanie JEAN – Etudiante M2 TLEC



14 & 15 mars 2016

« Istanbul. Une ville pour les autres », nouvelle de Latifa Baqa parue dans le quotidien *Good Dima Nichan*, le 09 janvier 2013, trad. de l'arabe par les étudiants du Master TLEC spécialité langue arabe, révision de Touriya Fili-Tullon

J'ai visité Istanbul, ou plutôt, *nous* avons visité Istanbul (puisque c'était une visite de groupe). Je n'en avais jamais rêvé. Pourtant, je l'ai visité. Disons que les conditions matérielles et morales se sont trouvées réunies, ou que, suivant l'expression de ma mère, *les hommes du pays nous ont convoqués*. Il a donc fallu obéir. (*Les hommes du pays* sont les saints, et cela n'a rien à voir avec le dénommé Mouhannad comme pourraient le croire les amateurs de feuilletons turcs).

Revenons donc à cette Turquie dont je n'avais jamais rêvé.

Ce pays, dans mon imaginaire, était celui de peaux basanées, quasi-arabes, d'hommes et de femmes que j'avais pu apercevoir dans les pays européens que j'ai visités, écrasés sous le poids de leur condition d'immigrés : ils donnaient l'impression d'être faits pour les petits métiers qu'ils exerçaient. J'avais vu leurs jolies femmes derrière des poussettes, portant des voiles gonflés, censés dissimuler des chevelures foisonnantes sous des tissus soyeux et colorés (le voile autorisait le fantasme).

« Istanbul. Una ciudad para los demás », cuento de Latifa Baqa publicado en el periódico *Good Dima Nichan*, el 09 de enero de 2013, trad. del español por Mélanie JEAN estudiante del Master TLEC, especialidad español, revisión de Izia DOUIX estudiante del Master TLEC

Visité Estambul, o más bien, visitamos Estambul (ya que era una visita de grupo). Nunca había soñado con visitar esta ciudad. Sin embargo, la visité. Digamos que las condiciones materiales y morales se reunieron, o que, según lo que dice mi madre, *los hombres del país nos convocaron*. Entonces, tuvimos que obedecer. (*Los hombres del país* son los santos, y eso no tiene nada que ver con el llamado Mouhannad como podrían creerlo los aficionados de las telenovelas turcas).

Volvamos entonces a esa Turquía con la cual nunca soñé.

Ese país, en mi imaginario, era él de las pieles morenas, casi árabes, de hombres y mujeres que había podido percibir en los países europeos que había visitado, agobiados por el peso de su condición de inmigrantes: parecían hechos para los pequeños oficios que ejercían. Había visto a sus hermosas esposas detrás de los cochecitos, vestidas de unos velos inflados, para disimular unas melenas bajo tejidos sedosos y coloreados (el velo autorizaba la fantasía).

Istanbul se présente dès le premier abord comme un grand centre commercial : les vendeurs exposent les habits dans les vitrines de leurs magasins, mais aussi sur les trottoirs, ou bien les présentent sur des cintres, sans intermédiaires, sur le grand boulevard. Des marchandises... beaucoup de marchandises... J'ai donc constaté dès le premier instant que cette ville, qui aspire au futur et respire encore le passé, connaît également une activité commerciale incessante. On dirait que tout le monde fait du commerce, indépendamment des nationalités et des ethnies. On a l'impression qu'on va découvrir des étals jusque dans les toilettes publiques que l'on trouve un peu partout. Les éventaires de nourritures ne manquent pas, non plus : pains ronds dorés, marrons grillés, sardines et salades, riz aux pois chiches, tranches de pastèques dans des barquettes en plastique, pâtisseries au miel. Ici, on peut manger en se baladant sans interrompre l'activité principale... : le shopping.

La beauté est partout... (les paroles de Abdelwahha, Eddoukali me reviennent en mémoire : *j'ai vu la beauté en chaque lieu, en chaque lieu*). Les tulipes de toutes les couleurs sont très belles sous le soleil d'avril, elles étirent leurs cous grâciles dans les jardins, sur les trottoirs, dans les carrefours, fières d'être le symbole d'Istanbul. Le parfum de l'histoire s'exhale des mosquées et des palais, des maisons et des balcons surplombant l'immense Bosphore. L'eau étreint la terre. Chaque coin de cette ville raconte l'histoire des grands hommes qui y sont passés, un jour.

Estambul se presenta a primera vista como un gran centro comercial: los vendedores exponen las prendas en los escaparates de sus tiendas, pero también en las aceras, o también las organizan en unas perchas, sin intermediarios, en el gran bulevar. Mercancías... muchas mercancías... Observé entonces desde el principio que esta ciudad, que aspira al futuro y respira todavía el pasado, conoce también una actividad comercial constante. Parece que todo el mundo hace negocios, sin tener en cuenta las nacionalidades ni las etnias. Tenemos la impresión de que vamos a descubrir unos puestos hasta en los aseos públicos que se encuentran por todas partes. Tampoco los escaparates de comida faltan: panes redondos dorados, castañas asadas, sardinas y ensaladas, arroz con garbanzos, trozos de sandías en canastillas de plástico, pastelerías de miel. Aquí, se puede comer paseando sin interrumpir la actividad principal...: las compras.

La belleza está por todas partes... (recuerdo las palabras de Abdelwahha, Eddoukali: *vi la belleza en cada lugar, en cada lugar*). Los tulipanes de colores son muy hermosos bajo el sol de abril, extienden sus cuellos grâciles en los jardines, en las aceras, en las intersecciones, orgullosos de ser el símbolo de Estambul. El perfume de la historia se desprende de las mezquitas y de los palacios, de las casas y de los balcones que dominan el enorme Bósforo. El agua abraza la tierra. Cada rincón de esta ciudad cuenta la historia de grandes hombres que un día pasaron por aquí.

Dans mon sac à main, le livre d'Orhan Pamuk (le prix Nobel turc de littérature) sur Istanbul. Je n'ai pas eu le temps de le lire jusqu'au bout. « Cette ville porte majestueusement son deuil », dit l'écrivain. Je regarde le livre, je lui présente mes excuses et je me remets à siroter la ville.

Le triste Istanbul simule-t-il le bonheur pour nous ? Je pense qu'il s'est préparé à accueillir en permanence tout visiteur potentiel. Les villes perdent beaucoup de leur identité lorsqu'elles choisissent de devenir des villes pour les autres. Mais, en dépit de l'état de fascination touristique qui s'est emparé de moi, je sais que l'âme de la ville se trouve ailleurs, dans un endroit auquel je ne serai pas conduite par un bus à micro et par un guide ressassant quelques informations ridicules. Je suis consciente que les villes touristiques sont pour un pays comme le salon pour une maison : rangées, belles et toujours prêtes à accueillir les hôtes. J'ai pensé en quittant l'agence de voyage (que je ne nommerai pas) que pour être moi-même, je devais voir le reste des chambres, je devais découvrir l'intimité des séjours, poursuivre les odeurs des cuisines, monter sur les toits, me faufiler dans les arrière-cours, voir comment vivent les Turcs qui n'habitent pas dans les immeubles surplombant les grands boulevards, comment ils gèrent leurs affaires au quotidien. Je devais chercher les différences qu'on peut trouver dans les petits détails de la vie des gens : parler, rire, faire la fête et prier. (J'ai remarqué, à ce propos, qu'après la prière du vendredi, les gens achètent des plantes, des graines de fleurs... sans compter les pâtisseries aux noix et toutes sortes de fromages.)

En mi bolso, el libro de Orhan Pamuk (premio Nobel turco de literatura), sobre Estambul. No tuve tiempo para acabarlo. « Esta ciudad lleva majestuosamente su duelo », dice el escritor. Miro el libro, le pido disculpas y vuelvo a contemplar la ciudad.

¿La triste Estambul estaría simulando la felicidad para nosotros? Creo que está lista para acoger permanentemente cada visitante potencial. Las ciudades pierden mucho de su identidad cuando eligen transformarse en ciudades para los demás. Pero, a pesar del estado de fascinación turística que se apoderó de mí, sé que el alma de la ciudad se encuentra por otra parte, en un sitio en el cual no iré con un autobús con micrófonos y una guía repitiendo informaciones ridículas. Soy consciente de que las ciudades turísticas son para un país lo mismo que una sala para una casa: ordenadas, hermosas y siempre listas para acoger a sus huéspedes. Pensé al salir de la agencia de viajes (cuyo nombre no desvelaré), que para ser yo misma, tenía que ver los otros cuartos, debía descubrir la intimidad de los salones, perseguir los olores de las cocinas, subirme a los tejados, colarme en los patios interiores, ver el cotidiano de los turcos que no viven en los inmuebles que dan en los grandes bulevares, como gestionan sus asuntos diarios. Tenía que buscar las diferencias que se encuentran en los pequeños detalles de la vida de la gente: hablar, reír, divertirse y rezar. (Noté a propósito, que después de la oración del viernes, la gente compra plantas, semillas de flores... sin tener en cuenta las pastelerías de nueces y todo tipo de quesos.)

L'écrivain turc Orhan Pamuk m'incite à découvrir *Le livre noir* qui résume l'histoire d'une ville qui a perdu son aura. J'ai regardé autour de moi pour chercher « la tristesse qui paralyse les stambouliotes et donne à leur paralysie une excuse poétique ». L'idée de tristesse me fascine... la tristesse de la ville selon son fils prodigue provient de ses monuments, de ses rues et de ses fameux paysages. Istanbul, selon Pamuk, est la preuve de la tension entre le passé et le présent ou bien entre l'Orient et l'Occident.

Je regarde encore le livre qui ne cesse de me poursuivre et je lui chuchote, complice, que la première rencontre n'est qu'un éblouissement passager, limité dans le temps. On ne peut connaître une ville que lors des rencontres ultérieures.

Les grandes villes s'apprêtent consciencieusement avant d'ouvrir leurs portes aux passants.

El escritor turco Orhan Pamuk me lleva a descubrir *El libro negro* que relata la historia de una ciudad que perdió su aura. Miré a mi alrededor para buscar « la tristeza que paraliza a los “estambuleños” y da a su parálisis una excusa poética ». La idea de tristeza me fascina... la tristeza de la ciudad según su hijo prodigo procede de sus monumentos, de sus calles y de sus paisajes famosos. Estambul, según Pamuk, es la prueba de la tensión entre pasado y presente o más bien entre Oriente y Occidente.

Vuelvo a mirar el libro que no deja de perseguirme y le susurro, cómplice, que el primer encuentro sólo es un deslumbramiento temporal, limitado en el tiempo. Sólo se puede conocer una ciudad durante encuentros posteriores.

Las grandes ciudades se arreglan concienzudamente antes de abrir sus puertas a los transeúntes.

Traduction du français vers l'espagnol de
Mélanie JEAN.

Relecture et révision de Izia Douix.

Texte en version espagnole

« Istanbul. Una ciudad para los demás », cuento de Latifa Baqa publicado en el periódico *Good Dima Nichan*, el 09 de enero de 2013, trad. del español por Mélanie JEAN estudiante del Master TLEC, especialidad español, revisión de Izia DOUIX estudiante del Master TLEC

Visité Estambul, o más bien, visitamos Estambul (ya que era una visita de grupo). Nunca había soñado con visitar esta ciudad. Sin embargo, la visité. Digamos que las condiciones materiales y morales se reunieron, o que, según lo que dice mi madre, *los hombres del país nos convocaron*. Entonces, tuvimos que obedecer. (*Los hombres del país* son los santos, y eso no tiene nada que ver con el llamado Mouhannad como podrían creerlo los aficionados de las telenovelas turcas).

Volvamos entonces a esa Turquía con la cual nunca soñé.

Ese país, en mi imaginario, era él de las pieles morenas, casi árabes, de hombres y mujeres que había podido percibir en los países europeos que había visitado, agobiados por el peso de su condición de inmigrantes: parecían hechos para los pequeños oficios que ejercían. Había visto a sus hermosas esposas detrás de los cochecitos, vestidas de unos velos inflados, para disimular unas melenas bajo tejidos sedosos y coloreados (el velo autorizaba la fantasía).

Estambul se presenta a primera vista como un gran centro comercial: los vendedores exponen las prendas en los escaparates de sus tiendas, pero también en las aceras, o también las organizan en unas perchas, sin intermediarios, en el gran bulevar. Mercancías... muchas mercancías... Observé entonces desde el principio que esta ciudad, que aspira al futuro y respira todavía el pasado, conoce también una actividad comercial constante. Parece que todo el mundo hace negocios, sin tener en cuenta las nacionalidades ni las etnias. Tenemos la impresión de que vamos a descubrir unos puestos hasta en los aseos públicos que se encuentran por todas partes. Tampoco los escaparates de comida faltan: panes redondos dorados, castañas asadas, sardinas y ensaladas, arroz con garbanzos, trozos de sandías en canastillas de plástico, pastelerías de miel. Aquí, se puede comer paseando sin interrumpir la actividad principal...: las compras.

La belleza está por todas partes... (recuerdo las palabras de Abdelwahha, Eddoukali: *vi la belleza en cada lugar, en cada lugar*). Los tulipanes de colores son muy hermosos bajo el sol de abril, extienden sus cuellos gráciles en los jardines, en las aceras, en las intersecciones, orgullosos de ser el símbolo de Estambul. El perfume de la historia se desprende de las

mezquitas y de los palacios, de las casas y de los balcones que dominan el enorme Bósforo. El agua abraza la tierra. Cada rincón de esta ciudad cuenta la historia de grandes hombres que un día pasaron por aquí.

En mi bolso, el libro de Orhan Pamuk (premio Nobel turco de literatura), sobre Estambul. No tuve tiempo para acabarlo. « Esta ciudad lleva majestuosamente su duelo », dice el escritor. Miro el libro, le pido disculpas y vuelvo a contemplar la ciudad.

¿La triste Estambul estaría simulando la felicidad para nosotros? Creo que está lista para acoger permanentemente cada visitante potencial. Las ciudades pierden mucho de su identidad cuando eligen transformarse en ciudades para los demás. Pero, a pesar del estado de fascinación turística que se apoderó de mí, sé que el alma de la ciudad se encuentra por otra parte, en un sitio en el cual no iré con un autobús con micrófonos y una guía repitiendo informaciones ridículas. Soy consciente de que las ciudades turísticas son para un país lo mismo que una sala para una casa: ordenadas, hermosas y siempre listas para acoger a sus huéspedes. Pensé al salir de la agencia de viajes (cuyo nombre no desvelaré), que para ser yo misma, tenía que ver los otros cuartos, debía descubrir la intimidad de los salones, perseguir los olores de las cocinas, subirme a los tejados, colarme en los patios interiores, ver el cotidiano de los turcos que no viven en los inmuebles que dan en los grandes bulevares, como gestionan sus asuntos diarios. Tenía que buscar las diferencias que se encuentran en los pequeños detalles de la vida de la gente: hablar, reír, divertirse y rezar. (Noté a propósito, que después de la oración del viernes, la gente compra plantas, semillas de flores... sin tener en cuenta las pastelerías de nueces y todo tipo de quesos.)

El escritor turco Orhan Pamuk me lleva a descubrir *El libro negro* que relata la historia de una ciudad que perdió su aura. Miré a mi alrededor para buscar « la tristeza que paraliza a los “estambuleños” y da a su parálisis una excusa poética ». La idea de tristeza me fascina... la tristeza de la ciudad según su hijo pródigo procede de sus monumentos, de sus calles y de sus paisajes famosos. Estambul, según Pamuk, es la prueba de la tensión entre pasado y presente o más bien entre Oriente y Occidente.

Vuelvo a mirar el libro que no deja de perseguirme y le susurro, cómplice, que el primer encuentro sólo es un deslumbramiento temporal, limitado en el tiempo. Sólo se puede conocer una ciudad durante encuentros ulteriores.

Las grandes ciudades se arreglan concienzudamente antes de abrir sus puertas a los transeúntes.

Traduction du français vers l'espagnol de Mélanie JEAN.

Relecture et révision de Izia Douix.